

👤 Ces humbles objets qui racontent nos destinées

Une rétrospective au C-Mine rend hommage à l'art minimal, plein d'émotion et de poésie, de Marianne Berenhaut.



Marianne Berenhaut: *Jardin d'enfants* (1986), exposition au C-Mine de Genk. ©D.R



Guy Duplat
Collaborateur culturel

Comme d'autres artistes femmes, Marianne Berenhaut qui vit entre Bruxelles et Londres, aura dû attendre un âge avancé, 87 ans, pour bénéficier d'une large rétrospective. Certes,

elle eut déjà des expositions importantes, entre autres à la Maison des femmes, au Mac's et au Musée juif, mais sa double exposition en cours, en Flandre, celle petite au Muhka d'Anvers et celle bien plus vaste au C-Mine de Genk, est comme un bilan de son oeuvre.

Découvrir l'art de Marianne Berenhaut est chaque fois un risque. Le visiteur pressé peut avoir l'impression de ne marcher qu'au milieu d'objets-rebuts glanés dans l'environnement (déchets, vêtements anciens, ...) et pourrait passer outre. On est loin du marché clinquant de l'art.

Mais pour peu qu'il s'arrête, il verra dans ces assemblages a priori énigmatiques et dérisoires, une poésie qui lui parlera de la nostalgie, de l'absence, de la mémoire. Tout son art est dans la récolte des résidus de la vie quotidienne qu'elle agence pour créer le début d'une histoire que chacun peut imaginer et continuer sans sa tête.

L'artiste Fabrice Samyn lui rend aussi hommage au musée Magritte à Bruxelles, dans le cadre de son exposition au musée des Beaux-Arts avec un assemblage commun intitulé *A nous deux*.

L'exposition de Genk se déploie dans le décor très prégnant des anciens charbonnages de Winterslag. Les machines énormes qui remplissent les salles ajoutent encore au travail d'*archéologue du quotidien* que pratique Marianne Berenhaut, pour parler des traces laissées par la vie, des blessures et des guérisons.

Elle a donné à son exposition le titre-jeu de mots, en français, de *Mine de rien*. Car, si elle est une artiste très méticuleuse, elle refuse toute ostentation.

Poupées-poubelles

On retrouve, mises en valeur, ses *Poupées-Poubelles* des années 70. Elle les a placées dans une salle des machines, mêlées aux monstres de fer où on lit encore *Levensgevaar* (*Danger de mort*). Elle bourrait des vieux bas de nylon avec des restes dérisoires de ce qu'on a été, de ce qu'on a jeté, pour former des femmes-poupées déposées ici au milieu de l'arrogance masculine et industrielle des moteurs. Ces poupées sont des corps-déchets, des corps morcelés comme chez Louise Bourgeois, qui renvoient encore aujourd'hui à la question des violences faites aux femmes.



Marianne Berenhaut: *Poupées-Poubelles* (1971-1980), exposition au C-Mine de Genk. ©D.R

Elle rassemble l'ensemble de ses oeuvres sous le vocable de *Vie privée*, et ajoute pour chacune d'elles, un titre poétique qui relance l'imagination.

Beaucoup d'oeuvres renvoient au terrible traumatisme que fut pour elle la mort de ses parents et de son frère aîné à Auschwitz. Une oeuvre appartenant à la collection de la Banque Nationale est une armoire vitrée ancienne, remplie de crin qui déborde sur le sol, rappelant les cheveux des femmes juives, coupés par les Nazis à Auschwitz.

Jardin d'enfants est une autre oeuvre où, avec un geste très simple, l'artiste dénonce la violence sociale qui sévit dès l'enfance: des vieilles chaises d'enfants sagement alignées l'une contre l'autre font face à un tas de chaises cassées.



Marianne Berenhaut: *Jardin d'enfants* (1986), exposition au C-Mine de Genk. ©D.R

Au milieu d'une sombre forêt de piliers de béton, elle a disposé un tas de couvertures de déménagement d'où sortent les deux petits pieds d'un enfant sans doute mort. Elle appelle cela, ironiquement, *A l'abri du vent*.

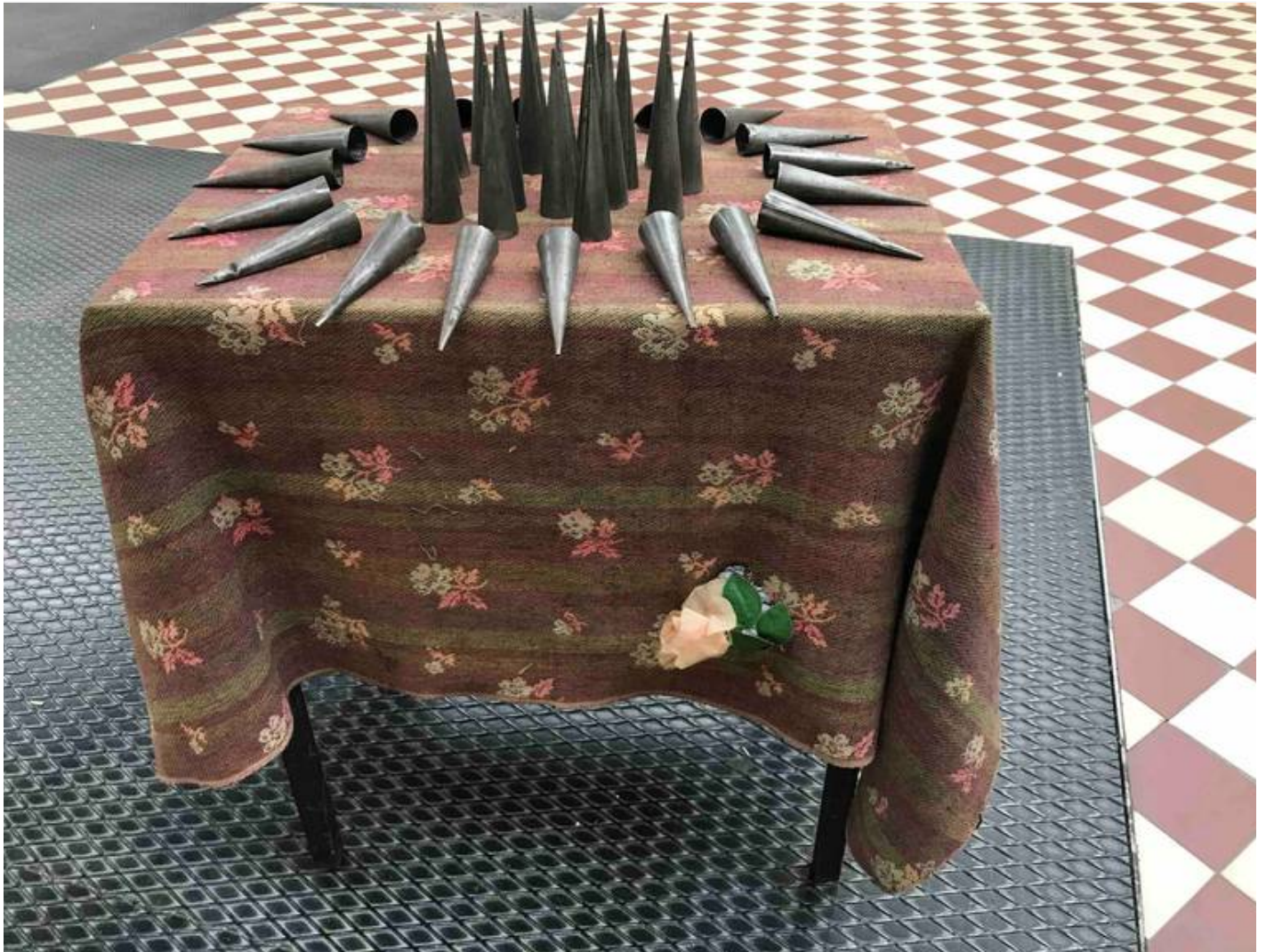


Marianne Berenhaut: *Gâteau d'anniversaire* (1993), exposition au C-Mine de Genk. ©D.R

Ainsi va Marianne Berenhaut, dans le tragique mais mâtiné d'humour, dans l'évocation en filigrane de tout destin humain, avec une approche minimaliste qui est une vraie pudeur.

En équilibre précaire sur un escabeau, elle dresse un autel à sainte Rita, celle des causes perdues. Dans un recoin sombre, elle expose deux *autoportraits*: un cadre vide et deux chaussures abandonnées.

Une autre grande salle semble presque vide. Elle y a déposé des traces de vies passées. Une table est prête pour fêter un anniversaire mais elle ne porte que des piques métalliques, la fête est proche du conflit.



Marianne Berenhaut: *L'abri du vent* (2011), exposition au C-Mine de Genk. ©D.R

Une valise a été jetée contre un volet métallique et nous parle de la disparition. Trois vieilles trottinettes en bois rappellent ce que fut une *Rencontre* d'enfants. Vingt-deux sacs en papier vert forment un ensemble en train de s'effondrer comme la vacuité de nos achats. Des squelettes de transat marchent en rangs serrés. Sur un bout de porte n'ouvrant plus que sur rien, est encore écrit: « *C'est ici* ».

--> *Marianne Berenhaut, au C-Mine à Genk, jusqu'au 16 janvier*